



MARCEL ASTRUC
TROIS MOIS
PAYÉS

SOUPE POPULAIRE DU 3^{ME} ARR¹

LE DILETTANTE

Édition de la publication

Marcel Astruc

Trois mois payés

postface de Jean José Marchand

le dilettante

19, rue Racine

Paris 6^e

Photo de couverture : Soupe populaire du 3e arrondissement de Paris,
vers 1925.

© Albert Harlingue/Roger-Viollet.

Trois mois payés a paru pour la première fois
aux éditions Le Tambourin en 1930.

© le dilettante, 2009
ISBN 978-2-84263-200-7

I

J'aime compter mon argent, c'est mon droit. D'ailleurs j'ai pour habitude de porter sur moi tout ce que je possède. Ceux qui objectent à cela qu'on risque de se le faire voler ou de le perdre me font rire, on n'a qu'à le serrer avec son bras. Ce soir-là, j'avais pris place dans l'autobus, en deuxième naturellement, dans le coin à droite face à l'arrière, ma place préférée vu que l'espace y est plus limité. Quant au côté droit, c'est aussi celui sur lequel je me couche.

À la gare Montparnasse monta une jeune fille qui se mit vis-à-vis. Cela me contraria, je me tournai du côté de la vitre et tirai de

ma poche mon porte-monnaie dont j'avais l'intention de faire l'inventaire y ayant inséré mes billets de cinq et dix francs pliés en quatre, lesquels il valait mieux ranger dans mon portefeuille. Toute réflexion faite, je n'étais vraiment pas assez riche pour traiter avec aussi peu de considération des coupures de cette valeur.

Cette opération terminée, et porte-monnaie et portefeuille ayant repris place dans leur poche respective, je hasardai un coup d'œil sur ma voisine. Elle me regardait et souriait, ce qui ne m'étonna pas, les femmes m'étant connues pour leur mépris superbe de l'argent. Renonçant à lui faire comprendre mon point de vue, je feignis de donner toute mon attention à la rue nocturne. Peu intéressante d'ailleurs : des rails de tramway qui luisaient aux lumières, des traînées d'un cambouis noir sur les pavés, les réverbères en faction le long des trottoirs, Vaugirard en un mot.

Le receveur annonçant la fin de la section je descendis, mon ticket n'allant pas

au-delà, et n'ayant aucune raison pour continuer. Quand je me trouvai au milieu de la chaussée sur le pavé, la petite était encore auprès de moi. Nous traversâmes en silence la large rue, j'étais fâché intérieurement mais que faire? Quand nous fûmes sur le trottoir :

– Vous habitez le quartier? demanda-t-elle.

Non, j'habitais plutôt du côté de la rue Saint-J..., où je comptais rentrer à pied, n'ayant pas pris d'exercice de l'après-midi et alors on ne sent pas d'appétit pour dîner. Son œil avait l'air d'examiner une à une mes paroles, ce qui m'était désagréable, n'ayant après tout de compte à rendre à personne. Après un silence, elle dit sérieusement :

– Alors vous ne travaillez pas. Qu'est-ce que vous faites?

Non je ne travaillais pas, du moins pour l'instant. Employé. Je préférais rester dans le vague touchant le genre d'emploi, désirant réserver l'avenir. Elle n'avait pas l'air

satisfait, toujours grave. Huit heures sonnèrent quelque part à une église.

– Est-ce que vous cherchez, au moins?

Non, d'abord ce n'était pas le moment dans ma partie et puis les offices de placement n'avaient absolument rien d'intéressant, on ne trouvait, d'ailleurs, que par relations. Ce n'était pas que je ne jetais pas par acquit de conscience, le matin en descendant de chez moi, un coup d'œil sur les offres des P.O.P., mais il y avait généralement déjà du monde ce qui empêchait d'approcher... Du reste je n'en étais pas là...

Une question lui brûlait les lèvres, je le voyais bien : « De quoi vivez-vous? » Elles sont toutes les mêmes.

J'avais de l'argent devant moi... Son regard rapide m'enveloppa, des talons de mes chaussures qui, je le reconnais, avaient besoin de l'intervention du cordonnier, au ruban de mon chapeau moiré par places de taches blanchâtres, cependant elle n'insista pas. Avec tout cela il devait être maintenant

huit heures un quart, j'avais faim. D'un autre côté il était trop tard pour rentrer, même en autobus, dîner près de chez moi. Je voulus effacer la mauvaise impression qu'elle pouvait avoir conservée des billets comptés et recomptés devant elle : voulait-elle manger avec moi au restaurant ?

Non merci, elle avait son repas prôt dans sa chambre. Seulement ses joues étaient devenues pourpres, son regard brillait joyeusement. À table, elle reprit immédiatement son air hautain ce qui recommença à m'ennuyer. Il me fut notamment impossible de commander une bouteille de vin qui me paraissait nécessaire, aimant à dîner, le soir, très copieusement, et elle fit tant que je renonçai au poulet-cocotte, prétextant que c'était me charger inutilement l'estomac et qu'il valait mieux ne pas manger de viande le soir. J'étais furieux.

Je l'accompagnai pourtant jusque chez elle, pressé d'être seul pour rentrer tranquillement à mon domicile, le vent s'étant levé et le pavé étant presque sec. Nous

marchions côte à côte sans un mot. Arrivés devant sa porte j'allais lui dire bonsoir quand je m'arrêtai, surpris. Elle serrait ses lèvres comme quelqu'un prêt à pleurer.

– Vous ne me demandez pas mon nom?

C'est vrai, je suis la discrétion en personne.

Elle se nomma, je fis de même.

Nous nous serrâmes la main. En tournant l'angle de la rue j'entendis le bruit de sa porte qui se refermait sourdement. J'aurais pu attendre pour partir qu'elle fût au moins rentrée, mais je n'y avais pas songé.

Dans la maison où j'habite je sors et je rentre plusieurs fois dans la journée hâtant le pas devant la loge de la concierge. Cette femme suit d'un œil soupçonneux mes allées et venues, inquiète de ma liberté, mais je m'en moque. Je paie mon loyer, peut-être!

Une fois passé la porte je m'éloigne rapidement, pour m'arrêter bientôt, indécis.

Dernièrement, dans le jardin public, je remarquai un vieux petit monsieur en pardessus noir qui, arrivé au bord d'une plate-bande et n'osant faire un pas de plus, en explorait du bout de sa canne la clôture. Je m'empressai de lui offrir mon aide.

– Suis-je du côté gauche de l'allée centrale? me demanda-t-il d'une voix faible.

Je n'ai jamais su distinguer ma gauche de ma droite, ou plutôt, quand je suis troublé, je les prends régulièrement l'une pour l'autre.

– Par ici, lui dis-je en le conduisant du côté opposé.

On n'a pas idée de ce qu'un aveugle peut être léger à conduire. Pour ma part j'en mènerais toute la journée, d'autant qu'ils font ce qu'on leur dit, bien forcés! Et polis! Il me demanda de le laisser au quatrième banc à partir de la grille, et là s'inquiéta s'il était bien sur le côté gauche de l'allée, ne sentant pas, avoua-t-il, la chaleur du soleil en face... Qu'est-ce qu'il me racontait avec

son soleil, il n'y avait pas de soleil! Je le lui dis avec assez de vivacité.

– C'est différent, s'excusa-t-il en s'asseyant docilement. Et pensez-vous qu'il pleuve?

Le temps était bas et gris, des nuées cotonneuses couvraient comme une espèce de taie le ciel, mais malgré cela je pensais qu'il ne pleuvrait pas, que ça se maintiendrait. Je n'étais pas à l'Observatoire que la pluie commença à tomber, m'obligeant, n'ayant pas pris de pardessus étant donné la douceur de la température, à aller chercher refuge dans la gare toute proche, où je passai mon temps à regarder à l'étalage du kiosque les couvertures des revues illustrées. Qu'est-ce que faisait mon aveugle pendant ce temps-là, et que devait-il penser de moi? Bast, j'étais encore bien bon de me préoccuper de lui, est-ce que quelqu'un s'intéressait à moi? Je n'étais pas la Providence des aveugles et autres déshérités de la vie, peut-être! De mauvaise humeur, je relevai le col de mon veston, dont je

boutonnai les trois boutons, et m'en allai par la pluie, faisant de loin en loin une station sous un store ou une porte cochère. La température s'étant rafraîchie, j'avais froid. Les maisons sous la corniche desquelles j'essayais de me glisser m'arrosaient au lieu de me protéger, ce qui me soufflait au cœur une sorte de colère, et les rigoles qui s'échappaient des bords roulés de mon chapeau quand je baissais la tête m'humiliaient profondément. Enfin, d'abri en abri, j'atteignis ma maison où je rentrai après avoir pris un moment pour rectifier ma tenue. D'ailleurs, à ce moment, la pluie cessa instantanément.

Une autre fois, je me trouvais de bon matin sur le trottoir qui longe le jardin public. Je m'amuse de voir à cette heure-là les vieilles en fichu qui chipotent dans les poubelles, les chiens aussi. Quand on les enlève, alors je remonte chez moi.

Une petite vieille me demanda de la traverser, c'est un service qui ne se refuse pas. Je lui offris le bras. Qu'est-ce qu'elle

pouvait bien faire dehors à cette heure, d'autant qu'elle était presque aveugle elle aussi? On ne se figure pas le nombre d'aveugles qu'il y a dans les rues.

Elle me dit rentrer d'un travail qu'elle avait le matin, qu'elle se levait de bonne heure : quatre heures moins le quart en été, quatre et demie en hiver, habitude qu'elle avait prise étant enfant chez les sœurs. Par exemple elle n'était pas du soir, passé six heures il n'y avait plus personne.

Je me demande en quoi cela pouvait m'intéresser. Me remerciant bien de ma bonté, maintenant elle allait rentrer chez elle... Oui, elle habitait dans le quartier. Ce que je voulais savoir, c'est ce qu'elle faisait, et elle refusait de le dire : garde-malade, ensevelisseuse de morts? Il n'y en a pas tous les jours. Chiffonnière? Elle était trop propre pour cela et puis ce n'était pas le genre.

Sur le trottoir opposé, je tentai une dernière démarche : je pouvais l'adresser à des personnes pieuses et charitables, je

connaissais de bonnes âmes susceptibles de la secourir, mais elle hocha la tête. Comme je m'y attendais, ma proposition ne l'intéressait pas, elle n'avait besoin de rien. On avait toujours tort de vouloir à toute force rendre service aux gens. Je m'éloignai furieux.

Le reste du temps j'arpentais Paris, intervenant dans les rassemblements et déplorant en une aussi grande ville la rareté relative des incidents. Une fois je suivis un boiteux qui portait un paquet, il marchait le buste rejeté en arrière, bombant exagérément le torse chaque fois qu'il se posait sur sa petite jambe. Je lui aurais bien adressé la parole, mais je me méfiais, les petits hommes n'ayant pas la réputation d'avoir bon caractère. À la fin, il disparut sous un porche sans que je pusse savoir ce qu'il y avait dans son paquet.

Une chose que je ne manquais pas de faire quand j'en avais la facilité, c'était de me mêler vers les six heures, dans les gares de Ceinture, à la foule des banlieusards

attendant leur train. On a l'air d'avoir de la famille, un terrain. Et surtout, ça me permettait d'atteindre sept heures, moment de revenir tout doucement vers la rue Saint-J... pour y être à huit, aimant dîner assez tard à cause de la soirée qui se trouve ainsi abrégée.

Les heures des repas me sont toujours agréables. En tout cas, je ne suis pas de ceux qui voudraient les remplacer par des pilules. Un carafon de vin dans le corps, on voit les choses d'un autre œil. En sortant de l'établissement j'allumais une cigarette toute faite, veillant d'ailleurs sur mon tabac dont le paquet, suivant mes calculs, devait me durer trois jours. Les rues étaient vides, miroitantes sous le gaz. Je poussais par habitude jusqu'à la place du Panthéon dont je faisais le tour par les trottoirs extérieurs en longeant soigneusement le pied des bâtisses, là où ne passent pas trois personnes par jour, les gens préférant couper la place en biais. À onze heures tapantes je rentrais, pas une minute avant,

attendant si c'était nécessaire en faisant les cent pas sur le trottoir, et au dernier coup je tirais le cordon.

J'ai dû trop marcher ces jours-ci, ma sciatique m'a repris. Aussi on n'a pas idée de fatiguer comme je l'ai fait, sans entraînement, sortant en somme d'un métier sédentaire. À l'avenir je resterai plutôt chez moi à faire du feu, le tison ne consommant presque rien.

J'ai du bois, le charbonnier qui me livre habite, dans la rue voisine, au rez-de-chaussée, une sorte de voûte lambrissée de fagots au fond de laquelle brille l'anthracite. Le feu prendrait chez lui, l'immeuble et peut-être le quartier flamberaient. Il a loué chez lui à un cordonnier un kiosque fait de planches où tient juste une chaise. Il y a des gens qui sont contents de peu.

Ma lucarne donne du sixième sur la cour, en bas je vois le derrière d'un laboratoire

dont la façade est sur la rue. C'est sale et gris, n'ayant pas été ravalé depuis des années, rapport à la prorogation. Il n'y a qu'une fenêtre intéressante, elle a un rideau bleu, tandis que les autres en ont de blancs, c'est-à-dire sales; quand je regarde dans la cour il n'y a que la vue de ce rideau qui me fasse plaisir.

Deux chambres sont habitées, je pense, par des fourreurs. On les voit, de trop loin pour distinguer leurs traits, qui s'empressent, mari et femme, autour d'une besogne absorbante. L'ampoule de leur atelier fait au moins cent volts. Le matin à six heures, le soir à minuit, sous la lampe allumée, les deux blouses blanches s'agitent; inutile de regarder le dimanche, elles sont là. Ces gens doivent gagner gros. Ils ne paraissent pas avoir d'enfants, n'illuminent jamais pour recevoir, sur l'établi débarrassé de travail et recouvert de plats et de bouteilles, amis et famille, et crèveront sur leur tas.

Les lieux ouvrent sur le couloir commun. Par la fenêtre, on voit au-dessous de soi un

arc-boutant de maçonnerie enjambant d'une muraille à l'autre et dont la partie supérieure est recouverte en zinc. Il est probable que l'on tenterait d'y poser le pied on tomberait dans le vide. Il y a toujours des moineaux à cet endroit-là, avançant sur le revêtement comme des petites balles qui rebondiraient. Quand je tire la chasse d'eau, ils s'envolent.

Je rentre me chauffer; on prétend que l'inaction engraisse, et puis après! n'ai-je pas comme un autre le droit d'être gras? Quand je me regarde je souffre de mes joues plates, de mon oreille déroulée, et que mon front ne soit pas lisse et arrondi comme j'en vois. Passant à ma garde-robe, mon pantalon est trop court, le mouvement pliant des genoux quand je m'assieds l'a rétréci dans sa longueur et amené à flotter autour de ma jambe au-dessus de la cheville, ce qui est inesthétique. Les revers de mon pardessus croisé ne roulent pas, cassés, semble-t-il, au fer, et aplatis comme des revers en carton. En outre ma cravate tourne.

Si j'étais resté dans ma dernière place, sûrement je me commandais un complet. C'était une compagnie, on y entrait par une grille, mais les bureaux étaient plutôt moins bien comme il arrive dans les administrations. Il y avait un couloir de communication entre les divers services, quelquefois le matin je m'amusais à guetter par une fente l'arrivée de mes collègues. Ne se sachant pas observés, les uns faisaient de l'épée avec leur canne, les autres lançaient leur chapeau en l'air jusqu'à ce qu'ils l'aient rattrapé en équilibre sur leur tête, mais n'y parvenant pas se mettaient en rage; une femme, pinçant du bout des doigts les deux côtés de sa robe, esquissait un petit pas de danse... Est-ce bête, la vie!

À deux heures moins quelque chose, en rentrant de déjeuner, les employés se formaient en groupes devant la grille. Presque tout le monde étant en noir, on aurait cru un rassemblement pour des obsèques lorsqu'on attend la levée du corps avant de se former en cortège. Quand passait un